



# Morina Mongin, un poète qui relie

Née à Savannakhet au Laos, Morina Mongin devient relieur après des études de littérature et de philosophie. Elle conçoit son métier comme une voie d'unification pour elle et d'incarnation pour le livre.

Entretien avec Jean Marc Thévenet

## *Pourquoi la reliure ?*

Après mes humanités en Sorbonne, je ne souhaitais ni enseigner ni faire de la recherche. Fraîchement diplômée d'un Master 2 en psychanalyse de l'art, je me suis inscrite à la préparation du CAP de reliure-dorure au lycée professionnel Tolbiac. Je voulais tenter un travail manuel avant de commencer ma thèse de doctorat. Je me suis retrouvée parmi de très jeunes élèves, mais dès la première semaine j'ai su que j'allais rester... Je ne suis pas retournée à l'université. Le livre et la culture ont été la planche de salut de mon enfance et là je choisissais de les honorer par la technique, avec l'idée d'en faire un métier.

## *En quoi votre enfance a-t-elle été particulière ?*

Je suis arrivée en France avec mes parents, alors réfugiés politiques d'origine laotienne, à l'âge de deux ans après un exil romanesque : départ secret dans la nuit, traversée du Mékong en pirogue, arrestation par les autorités thaïlandaises, séjour en camp de transit avant notre envol vers Paris, puis installation à Besançon où mon père a travaillé en tant que gardien de musée. Aînée d'une fratrie de cinq, grandissant entre deux cultures, j'ai reçu une éducation stricte, aidant ma mère au ménage et aux

soins des petits, car elle travaillait elle-même beaucoup à l'extérieur. Je me suis tôt réfugiée dans l'imaginaire et la lecture. J'étais une enfant paradoxalement solitaire et sans doute précoce – capable de faire le mur pour aller au théâtre. Quand j'ai eu 16 ans (et mon baccalauréat), j'ai quitté ma famille pour habiter dans une petite chambre en ville. Il y avait chez moi une quête et une urgence de vivre.

## *Pourtant vous évoquiez la reliure comme une vocation relativement tardive ?*

Oui, car, après avoir obtenu mon CAP en 2003, j'ai intégré l'École Estienne à l'âge limite de 23 ans. Tout en suivant ma scolarité, je travaillais déjà dans un atelier de reliure. La formation au diplôme des métiers d'art (DMA) de reliure-dorure, dispensée en deux ans, était composée de grandes plages horaires en atelier, mais aussi de cours de modèles vivants, d'informatique, d'histoire de l'art, de gravure, typographie, lithographie, etc. « Poésie et incarnation : le corps de la langue », mon sujet de DMA, obtenu en 2005, signifiait pour moi une éducation au regard intérieur par l'écriture du désir – la langue, au sens anatomique et littéraire, ne cessant de visiter cette pulsation entre la mort et la vie que l'on peut nommer érotisme.



Portrait de Morina Mongin, juillet 2021.

**Page de gauche :**  
François Chapon, *Un vendredi, rue Jacob...*, Paris, Éditions des Cendres, 2015, 75 ex. Reliure souple en parchemin de chevreau cousue sur cheveux noirs et brodée du monogramme de Romaine Brooks par Laure Busser, 2017.



« [...] je poursuis ma formation auprès de Gertrude Delacour en 2006 et 2007. Elle ranime l'Asie en moi avec son travail sur la soie, la laque et son lien à l'or. »

**De haut en bas :**

Morina Mongin, *La Tête or*, Paris, LRC, 2016, 20 ex. de tête. Reliure imprimée à l'encre typographique à partir d'une xylogravure originale de Miloslav Moucha, 2017. Reliée par de nombreux relieurs français et internationaux, *La Tête or* a donné lieu à une exposition à la librairie Busser au printemps 2017.

Blaise Cendrars, *L'Or*, Paris, Grasset, 1924, édition originale, 20 ex. sur madagascar; Reliure plein veau box, tête or et 1 901 points poussés à la main par le relieur, 2018.

*Diplômée de l'École Estienne, qu'envisagez-vous concrètement ?*

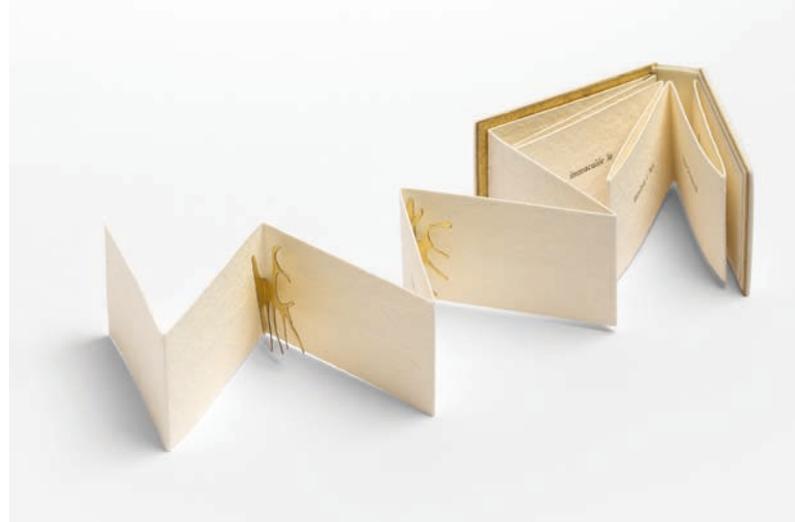
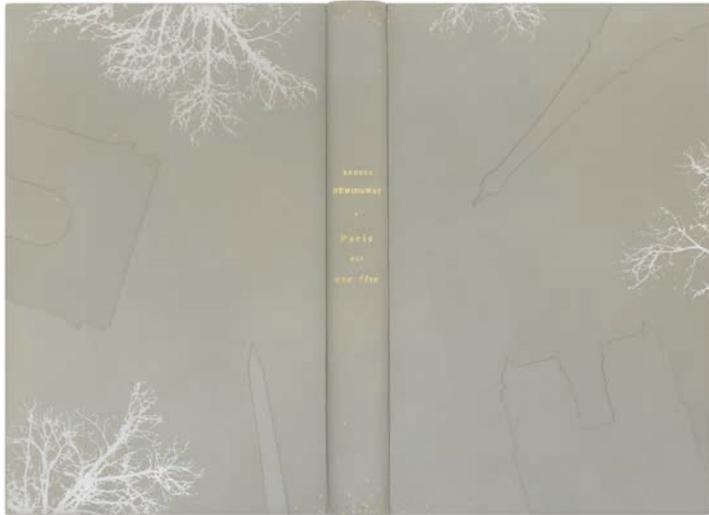
Apprendre ! Grâce à un prix d'encouragement aux Métiers d'art de la Ville de Paris, je poursuis ma formation auprès de Gertrude Delacour en 2006 et 2007. Elle ranime l'Asie en moi avec son travail sur la soie, la laque et son lien à l'or. Mon premier livre d'artiste, *La Tête or*, lui rend hommage. Je pense à elle aussi quand je sème des points sur la reliure noire de *L'Or* de Cendrars. En 2013-2014, je me rends à Rimini chez Luigi Castiglioni. Il va m'aguerrir dans la transformation des matériaux et les techniques où la main est soutenue par les découpes laser et l'estampage à chaud, comme pour *Paris est une fête* d'Hemingway. En 2018 j'accède à l'atelier genevois de Jean Luc Honegger, qui simplifie mes gestes et tire mon corps d'ouvrage vers la pureté propice à la couverture en veau box. Il rend compte de la parenté de la reliure avec l'architecture. J'ai construit chez lui une édition miniature qui deviendra le court poème *vulve amère ravive*, relié une première fois avec du parchemin et de l'os.

**Artiste/Artisan**

*Diriez-vous que vous êtes artiste ou artisan ?*

Dès 2005, je suis affiliée et cotise à la Maison des Artistes en tant que plasticien. Avant de pratiquer cet artisanat d'art exigeant, je me rêvais poète et peintre. Je suis attirée par l'interprétation du texte sur une scène, celle du décor comme plasticité, à l'instar d'un comédien incarnant un personnage au faisceau d'une histoire où le





plus intime rejoint la culture. La reliure m'a permis d'aimer et de travailler : c'est aussi la finalité, selon Freud, de la psychanalyse. J'ai entrevu un divan invisible au sein de l'atelier où l'inconscient et l'intelligence du rêve venaient féconder l'imagination mouvante suscitée par le livre. Pour le script de *Phantom Thread*, scénario et film de Paul Thomas Anderson, j'ai vu en rêve le décor de ces mains où poussent des champignons ! Je suis donc à la fois artiste et artisan mais aussi lectrice et interprète.

*Relieur, artisan, poète, plasticien... Pourquoi ne féminisez-vous pas ces noms ?*

Je trouve qu'une femme qui relie embrasse une dimension sacerdotale. Relieur, elle est le ministre d'un culte – comme un prêtre à l'autel. Mon marbre devient cet autel où les gestes de la reliure composent une liturgie. D'ailleurs « religion » s'enracine dans *religare*, littéralement « relier » : et c'est dans le sens d'une participation aux rites d'un quotidien sacré que je relie. La reliure est une lente gestation, un enfantement ; mais le combat avec la matière suppose d'entrer dans un mouvement de séparation : une joute avec l'Ange. L'altérité induite dans le terme de « relieur » pour une femme l'unifie dans cette mystique de rendre tangible le Verbe, de densifier l'intériorité en une expérience visible, de l'inscrire dans un monde familier, d'en faire une érection si j'ose dire !

**L'usage des matériaux**

*Quels sont vos matériaux préférés ?*

Pour la couverture, je suis séduite par le côté lisse et marmoréen du veau tanné au chrome. Les couleurs proposées varient selon les saisons et la mode. J'ai réalisé pour le manuscrit enluminé *Nous tombons* de Josef Sima (sur un poème de René Char) un coffret en box où le mat et le brillant cohabitent. Quand il faut une couleur mouvante et spécifique, je modifie le blanc du veau à l'alun de teintures mixtes : aniline



**De haut en bas et de gauche à droite :** Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Paris, Gallimard, 1964, édition originale française, 112 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre. Reliure traditionnelle en veau box, 2017.

Morina Mongin, *vulve amère ravive*, poème et trois pop-ups, Paris, LRC, 2019, édition originale, 12 ex. Reliure miniature sur un livre typographié à la main par Michael Caine, 2020.

Paul Thomas Anderson, *Phantom Thread*, script original et annoté de Vicky Krieps, 2016. Reliure en veau box, impressions photographiques incrustées, miniatures peintes par Bertille Masselot, tirage Geneviève Quarré de Boiry, 2020.



**De haut en bas :**

René Char, *Nous tombons*,  
ill. Josef Sima, manuscrit  
enluminé, 1963. Boîte  
à chasses, 2018.

Paul Verlaine, *Les Amies*,  
Paris, La Centaine, 1925,  
111 ex. sur japon. Reliure  
plein veau box, décor au  
Paraloid peint par le  
relieur, titrage or et argent  
par Geneviève Quarré  
de Boiry, 2020.

pour le fond à l'exemple de la reliure sur *La Nouvelle Fabrique* de Philippe d'Alcripe et Paraloid s'agissant des figures abstraites du recueil *Les Amies* de Verlaine. J'aime le parchemin, qui est symboliquement proche de la peau humaine et un support de l'écrit sinon du dessin comme sur les reliures de *Touchez-voir* réalisées avec le peintre Miloslav Moucha. J'apprécie le vélin pour sa finesse, sa transparence et sa douceur, tandis que le parchemin de cheveau peu ébourré, à l'échine noire, s'avère terriblement sensuel – surtout quand ses ouvertures sont brodées aux fuseaux comme dans *Un vendredi, rue Jacob...* de François Chapon. J'ai développé une technique en parchemin cousu sur cheveux dont est ceint l'*Abécédaire* dessiné par Sébastien

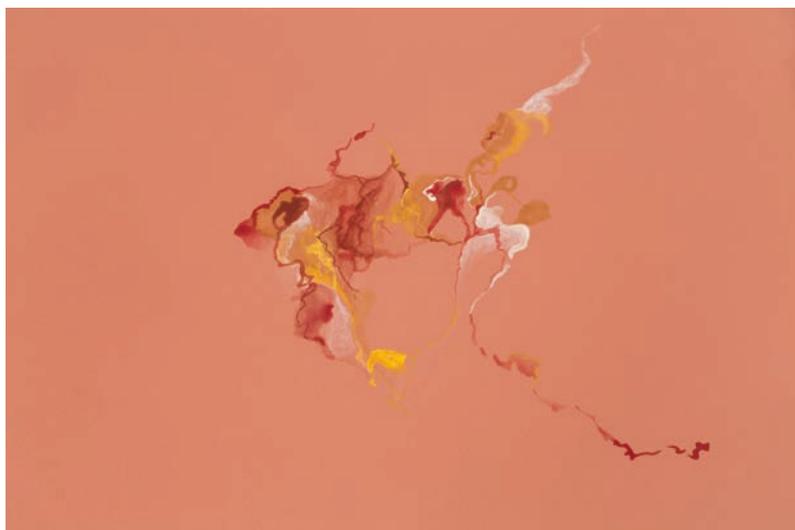
Le Roy. J'utilise du papier de mûrier pour mes reliures photographiques : cela rend l'image tirée étrange, comme le rêve d'un rêve...

*Vous semblez alterner texturisation du veau et travail de mosaïques ?*

Oui, il y a une langue maternelle de la reliure dans l'usage des cuirs en mosaïques. Je reste admirative du procédé inventé par Creuzevault : une couverture entièrement mosaïquée où les paysages de cuirs et leurs dégradés apparaissent d'un seul tenant, au même niveau. J'essaie pour ma part d'accentuer la lettre, voire des formes renvoyant discrètement au corps, comme sur *Belle de jour* où le titre dessine une couronne autour d'un reliquaire de cheveux blonds tandis que le galuchat des contreplats est découpé en fente.

*Pourquoi avez-vous souvent recours à des éléments organiques ?*

Les vestiges du corps tiennent une place alchimique dans mon travail : cheveux mais aussi cils, poils, ongles, os, sang, salive, larmes, graisse et autre semence confèrent aux reliures un surcroît d'incarnation. J'ai pu insérer dans mes décors une pâte très fine de porcelaine comme sur *À travers un verger* de Philippe Jaccottet – couleur corail comme un réseau de nerfs à vif – ou la cire pour *Le Château de Cène* de Bernard Noël – mais comme un rappel, une anaphore, un chiasme, la mise en abyme du corps. Mon



« J'aime le parchemin, qui est symboliquement proche de la peau humaine et un support de l'écrit sinon du dessin comme sur les reliures de *Touchez-voir* réalisées avec le peintre Miloslav Moucha. »



prénom en laotien dit poétiquement l'« entête » de la Genèse, cette contemplation de l'origine du monde que je suggère dans ma reliure sur *La Tête or*.



## La reliure, un art français

*Vous avez publié un manifeste intitulé Relier aujourd'hui à la française (LRC, Paris, 2018) que vous terminez en écrivant « la reliure est sexualité » : qu'entendez-vous par là ?*

La reliure pleine peau cousue sur cinq ficelles, doublée bord-à-bord, avec des gardes volantes en velours ou parchemin, rangée dans une chemise et un étui galbé, est ma technique de prédilection ; la plus

### De haut en bas et de gauche à droite :

Morina Mongin, *Touchez-voir*, Paris, LRC, 2018, 40 ex. de tête. Trois versions reliées en vélin et cousues sur les cheveux du poète, lavis et dessins originaux de Miloslav Moucha, 2018.

Sébastien Le Roy, *Abécédaire*, Paris, Les Paroles Gelées, 2014. Reliure souple en vélin et cousue sur cheveux, 2017.

Joseph Kessel, *Belle de jour*, Paris, Gallimard, 1929, 100 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre. Reliure à la française en veau box, 2019.





**De gauche à droite :**

Urbain d'Orlhac (Bernard Noël), *Le Château de Cène*, gravure frontispice de François Lunven, Montpellier, Fata Morgana, 1969, édition originale, 50 ex. Reliure à la française en veau à l'alun teint, tirage Geneviève Quarré de Boiry, 2021.

Philippe Jaccottet, *À travers un verger*, trois eaux-fortes de Pierre Tal Coat, Montpellier, Fata Morgana, 1975, 24 ex. de tête sur Arches et une suite signée. Reliure en veau box, décor à la Krause, 2018.

difficile et la plus pérenne. Établir une telle reliure passe par la construction d'un corps d'ouvrage stable comme une stèle, qui irradie sous la peau une architecture de l'intériorité. Ma fascination pour cette structure vient de ce qu'elle est une anamorphose du corps. Relier pour moi n'est pas tant spiritualiser la matière qu'y amalgamer sa chair. Cette dimension charnelle accentue l'acte érotique qu'est le « faire » de la reliure, sublime et concret échange qui naît successivement du client et de son désir, de l'imagination fertile du relieur, de la réponse des matériaux à ses gestes allant plus loin que l'artisanat vers un horizon de la création quand, lestés d'expérience et par là même libérés, ils prennent l'aura d'une performance ! La reliure de création serait un invu au sein du visible, une apparition saturant les sens, excédant ses caractéristiques matérielles et physiques au même titre qu'un tableau éloquent ou le phénomène érotique.

*Pouvez-vous décrire votre processus créatif ?*

Je mange et médite le texte comme si j'en séparais les mots. Lire prend chez moi cette dimension de réincarnation avant son incarnation dans la reliure. La routine inhérente aux gestes codifiés me permet de dérouler les étapes hypnotiques. La couverture devient un seuil vers l'objet d'art, c'est un lieu dans le temps habité comme



une danse, une chorégraphie de la main, un corps à âme réjouissant. Je ne m'explique pas la venue des décors autrement que par leur vision née de la lecture dans une décantation puis une transmutation facilitées par les longues et lentes étapes débutant par l'absence de décor (reliure janséniste à la française) comme si la création passait au tamis de la technique puis du rêve tous deux issus d'un cerveau érotique.

*Quelles sont vos sources d'inspiration ?*

Je dirais la vie quotidienne dans ce qu'elle porte de poésie et de sacré, et ainsi de suite l'amour, les promenades, les lectures, le goût de vivre, jusqu'à l'écriture manuscrite des auteurs – voyez celle de Rose Adler, que j'ai estampée à chaud en décor de son *Journal*.

**La Reliure Contemporaine**

*Quelle est la spécificité de votre atelier ?*

J'ai fondé La Reliure Contemporaine, mon atelier d'art, au printemps 2016 après une réflexion sur ce qui pourrait le singulariser. Je voulais être relieur et agent de relieurs, mais aussi éditeur. J'ai monté plusieurs expositions-ventes où proposer les créations de mes « coreligionnaires ». Elles ont toutes



« J'ai fondé  
La Reliure  
Contemporaine,  
mon atelier d'art,  
au printemps  
2016 après une  
réflexion sur  
ce qui pourrait  
le singulariser. »

donné lieu à un catalogue. J'ai pu écrire aussi sur et pour des relieurs admirés. J'imaginai une agence proposant des services autour du livre d'artiste et de la reliure de création. Juridiquement, La Reliure Contemporaine est une société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU). Ces dernières années, j'ai concentré ma pratique sur la reliure originale. J'ai pris conscience que j'avais moi-même quelque chose à dire, une vision secrète, une signature.

### *Comment envisagez-vous l'avenir ?*

J'aspire à relier encore et encore la poésie, les textes sur le désir et l'écriture du désir, la littérature contemporaine et les livres d'artiste. Je souhaite aussi ardemment partager mon espace de création avec une jeune restauratrice d'œuvres d'art – celle-là même qui m'a initiée à la technique de la peinture au Paraloid. Elle termine l'Institut national du patrimoine. La Reliure Contemporaine, qui veut creuser le temps au jour le jour, pourrait devenir un atelier ouvert sur cette visée mémorielle.

**Morina Mongin**, La Reliure Contemporaine,  
4, rue de Navarre, 75005 Paris.  
Courriel : morina.relieur@gmail.com,  
site Internet : lareliurecontemporaine.fr

### **Prochaine exposition :**

« Éphémère », le 7 octobre 2021, Mairie du 6<sup>e</sup> arrondissement, place Saint-Sulpice, 75006 Paris (lire l'article p. 15).

**À lire :** Ira Yonemura et Simon Goode, *Books. Art, Craft and Community*, London Centre for Book Arts, éditions Ludion, 240 p., 34,90 €. Parution à l'automne 2021.

### **De haut en bas :**

Morina Mongin, *La Tête or*, gravure en frontispice signée Miloslav Moucha, Paris, LRC, 2016, 20 ex. de tête. Reliure, 2017.

Rose Adler, *Journal (1927-1959)*, Paris, Éditions des Cendres, 2014, édition originale, 15 ex. Reliure à la française en veau box, 2017.



Les photos illustrant cet article sont à créditer à Michèle Garrec que la rédaction tient à remercier pour sa gracieuse autorisation de reproduction.